

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 28

Artikel: Le feuilleton : fumée : [suite]
Autor: Dumur, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Frédéric-César de La Harpe, celui-ci habitait Lausanne et y vivait, si ce n'est dans le luxe, au moins dans une opulence qui contrastait trop avec ma médiocrité pour me permettre de soutenir des relations avec lui, malgré notre degré de parenté et c'est même cette parenté qui y mettait le plus d'obstacle, car la présence d'un parent pauvre est en général peu agréable à l'homme riche, et l'homme peu fortuné éprouve un sentiment pénible devant le parent opulent, cela le rapetisse et lui montre trop directement la distance que la fortune a mise entre l'un et l'autre. J'aurais éprouvé ce sentiment chez Monsieur le Général, malgré la bienveillance avec laquelle il accueillait ceux qui allaient le visiter. Je n'aurais pu m'en défendre et je n'ai pas voulu m'y exposer. — D'un autre côté, je voyais des personnes qui faisaient leur cour à M. de La Harpe pour mettre à contribution sa générosité et sa bienfaisance, ce qui leur réussissait volontiers. J'aurais craint qu'on eût attribué mes visites à un pareil motif (qui est si éloigné de mon caractère) d'autant plus que M. le Général pouvait être fort utile à mes enfants et je n'ai jamais mis les pieds chez lui. J'ai eu tort peut-être, je me suis livré à trop de susceptibilité à laquelle se mêlait même de l'orgueil, enfin j'ai agi en original et bien certainement contre mes intérêts.

Vivant à la campagne, à 3 heures de Lausanne, mes enfants ont à peine entendu prononcer le nom de M. le Général de La Harpe, et c'est pourquoi Joséphine ne le connaissait nullement, ignorance qui vous aura paru tout à fait extraordinaire et dont je viens de vous donner l'explication, Joséphine était cousine au quatrième degré de M. le Général.

Je vous citerai pour ma justification ces vers de Boileau, satire V, vers 127 :

Car si l'éclat de l'or ne relève le sang,
En vain, l'on fait briller la splendeur de son rang,
L'amour de vos ayeux passe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit et vous renie,
Mais quant un homme est riche il vaut toujours son prix.

Ces vers ne justifient-ils pas mon opinion et ne s'appliqueraient-ils pas parfaitement au cas ?

C. de La Harpe.

Pour les voyageurs. — La soute au charbon des C. F. F. n'est pas complètement vide; elle leur permet même de faire rouler quelques trains de plus. On trouvera l'indication de ces nouveaux services — qui ne dureront que deux mois — dans l'*Horloge du Major Davel*, de l'imprimerie Borgeaud, à Lausanne (Delacoste-Borgeaud, successeur), édition du 8 juillet 1920.



* FUMÉE *

XIV

Ma tante ne me laisse plus aucun repos :

— Choisis une vocation, Gustave, me dit-elle; dépêche-toi : plus tu tardes, plus tu seras embarrassé. Crois-moi.

Cela dit, elle retourne à ses confitures. Mlle Sophie s'en mêle aussi :

— Sans état, jamais vous ne pourrez vous établir. Songez donc aux douceurs du ménage bien assorti.

Et en disant cela, elle suspend son travail et lève sur moi son petit nez crochu. Je crois vraiment, modestie à part, que cette charmante personne s'est mis en tête de m'agacer. Aurait-elle trouvé en moi l'âme poétique, tendre et passionnée, capable de procurer le bonheur éternel ? S'il en était ainsi, ce serait plaisant.

Mais un jour ma tante ne retourne pas à ses macelades; elle resta.

— Il faut te décider à quelque chose, commençait-elle très sérieusement. Voici bientôt trois mois que tu es de retour. Gustave, que veux-tu faire ?

J'étais de mauvaise humeur, je n'avais pas vu Marguerite depuis deux jours; je m'assis sur le ca-

napé en sifflotant. Que voulez-vous ? Depuis tout jeune, mon oncle m'avait toujours permis de faire ce qui me passait par la tête.

— Voyons, que veux-tu faire ? insista ma tante, qui, femme pratique, voulait savoir en quoi s'en tenir.

Mlle Sophie leva le nez d'un air interrogatif. Ah ! que n'aurais-je là mon petit oncle pour me tirer d'embarras. J'aurais dit que la science était une belle chose, il aurait fait chorus. Après la citation de rigueur, on n'en aurait plus parlé. Mais ma tante demandait un but précis.

— Quels sont tes projets d'avenir ?

— Je n'en ai point, dis-je résolument.

— Comment, à ton âge, n'as-tu pas honte ? Chacun travaille autour de toi, et tu voudrais...

— Ma tante, si je vous gêne, vous n'avez qu'à m'en avertir, je partirai.

— Mais mon pauvre Gustave, tu ne me comprends pas : c'est ton bonheur que j'ai en vue. Si je t'impute en te répétant les mêmes choses, c'est parce que je t'aime... Regarde ce vieillard — et de la main elle m'indiquait le père Legrand assis devant la maison ; — pour voir comme lui tes vieux ans respectés, il faut que tu travailles; travaille donc pendant que tu le peux.

— Ce vieillard ! répliquai-je, mais je ne vois pas trop en quoi il est si admirable. J'espère bien ne jamais lui ressembler, à ce radoteur éternel, à demi-momifié, inutile aux autres aussi bien qu'à lui-même !

Je sortis sur ces belles paroles en frappant la porte et descendis dans la rue. Le père Legrand, comme d'habitude, était immobile à sa place, mais ses traits étaient contractés et ses yeux fixes. Deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues ridées. Les fenêtres de notre salle à manger étant ouvertes, il avait entendu notre conversation. Mon premier mouvement fut de me jeter aux pieds du vieillard et de lui demander pardon. Une fausse honte me retint et je passai outre.

Le lendemain, grande rumeur dans la rue; aussi, qui s'y serait attendu ? Le père Legrand avait à côté de lui, sur le banc, un paquet de branches flexibles de saule. Affaissé sur lui-même, la tête penchée sur une vieille corbeille qu'il tenait serrée entre ses jambes, il était occupé à la réparer. Ses mains débiles tremblaient...

— Quoi, vous travaillez ? lui dis-je. A votre âge ? Il me regarda.

— Comme vous dites, monsieur Gustave. Quand j'étais jeune, il y a bien longtemps de ça, c'était avant mon départ pour Paris, un vannier qui demeurait près de la maison de mon père et que j'aimais à voir travailler, m'apprit ce qu'il savait; je devins habile; j'ai voulu voir si je me souvenais de ses leçons...

J'avais compris.

— Oh ! père Legrand, bon père Legrand, m'écriai-je en lui prenant les mains, combien je suis puni ! Oubliez mes paroles de hier soir. Je ne me les pardonnerai jamais, mais oubliez-les.

Le vieillard était tout ému. Il ne m'en voulait pas, il ne m'en avait jamais voulu; il se reprochait même de m'avoir si vivement troublé :

— Voyez, ajouta-t-il, je ne retoucherai plus à cette vilaine corbeille. Le père Legrand est vieux, il faut qu'il se chauffe au soleil. S'il est à charge à quelqu'un, ce ne sera pas pour longtemps.

Depuis ce jour, je n'ai laissé passer aucune matinée sans aller m'asseoir un moment auprès de mon respectable ami.

Il m'a raconté son histoire.

Fils de bons bourgeois du canton, il s'était mis dans le commerce. Tout jeune encore il se rendit à Paris comme employé dans une maison de banque. Il y fit ses affaires, s'éleva de grade en grade et entreprit bientôt des spéculations pour son propre compte. Finalement il se trouva en possession d'une belle fortune. Pendant ce temps, son père et sa mère étaient morts, et à l'heure où il me parlait il ne lui restait dans le pays ni parents ni connaissances d'autant de sa jeunesse.

Lorsque je le mis sur le sujet de Mme Dumarel et de sa fille, il me confirma ce que je savais déjà quant à la manière dont il était traité par elles.

— Et pourtant, disait-il, qu'ai-je fait pour mériter cela ? Ce que tout chrétien devait faire. Un jour, quelque temps après la bataille de Waterloo, c'est du vieux, comme vous voyez, j'eus l'occasion de rencontrer à Paris un officier blessé qui me dit être Suisse et même Vaudois. Il cherchait à retourner dans son pays, mais n'ayant reçu aucune réponse aux deux lettres qu'il avait écrites à sa femme, sans doute ensuite des désordres administratifs nombreux de ces temps de troubles, il n'avait pas d'argent. J'offris au major Dumarel, car c'était lui, la somme qui lui

était nécessaire. Dès lors, nous eûmes mutuellement de nos nouvelles, tous les ans une ou deux fois.

Cependant je devenais vieux; je me retirai du commerce, je plaçai mes capitaux et je m'apprêtais à terminer doucement ma vie, lorsque j'appris un matin que j'étais ruiné de fond en comble : mon banquier m'entraînait dans sa faillite. Bien plus, j'avais cautionné le fils d'un vieux camarade de travail qui s'était mis à la tête d'un magasin de nouveautés; il venait de mourir en laissant ses affaires dans un état déplorable. Je vendis ma maison, mes meubles, ma voiture, mes chevaux. Lorsque tout fut liquidé, il me restait en fait de bagages juste de quoi remplir un vieux sac militaire que j'achetai chez un Juif, et en fait d'argent assez pour venir dans le canton de Vaud. Le major Dumarel était riche, il m'entretenait jusqu'à ma mort, je le savais. J'arrivai donc ici. Mon ami n'existait plus depuis une année, mais sa veuve me recut à bras ouverts.

Et notez bien, ajouta le père Legrand, que lorsque je la vis pour la première fois, je ne savais pas que le malheur l'avait frappée dans sa fortune après l'avoir frappée dans ses affections. Je me laissai donc choyer tant qu'on voulut. Mme Dumarel loua pour moi une petite chambre, elle y introduisit tout le confort possible. J'eus mon grand fauteuil, ma chancelière, mon bon manteau fourré, des livres; rien ne fut oublié.

Parfois, je m'étonnais bien de la simplicité au milieu de laquelle vivait Mme Dumarel. Je me souvins même que je lui en fis un jour l'observation. J'avais peut-être un vague pressentiment de la découverte que je fis plus tard. Dans tous les cas, elle me rassura complètement : ce genre de vie entraînait dans le système d'éducation qu'elle avait adopté pour sa fille.

Je continuai donc à être le père chéri de cette aimable dame. Hélas ! je ne savais pas alors combien cette pauvre mère avait de sujets d'appréhension; je ne savais pas que si elle venait à mourir, sa Marguerite, alors âgée de 11 à 12 ans, serait seule au monde avec quelques petits capitaux pour toute ressource.

Cette Marguerite était déjà bien mignonne à cette époque, je vous assure, monsieur Gustave. Du reste, vous l'avez vu bien des fois sans doute pendant vos vacances, mais peut-être ne vous souvenez-vous pas de ses joues roses et de ses cheveux bouclés... un vrai chérubin !

Ah ! père Legrand, vous ne saviez pas combien vous remplissiez mon cœur de joie !

(À suivre.)

Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — Il suffit de rappeler le nom de Ulysse pour que chacun soit fixé sur la valeur du film « Le Jeu de la Mort ». Ajoutons encore que Aurel Sydney, dit Ulysse, vient de trouver, il y a quelque temps la mort en tournant un film. C'est une perte réelle pour la cinématographie. « L'Avion Fantôme » montre cette semaine deux nouveaux épisodes dont on dit beaucoup de bien : « Mariée par force » et « Evasion périlleuse ». Rosalinde et Jean-Jacques ont fort à faire contre l'oncle bandit Gilbert, mais heureusement pour eux, le mystérieux homme-oiseau veille et l'évasion la plus périlleuse qui se puisse imaginer a lieu. Avec « L'Avion Fantôme » nous retrouvons des scènes épiques. Ensuite d'entente entre les cinémas de Lausanne, durant les mois de juillet et août, le dimanche la matinée commencera à 3 heures et finira à 5 ½ heures; en cas de pluie, matinée dès 3 heures à 6 ¼ heures. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 ½ heures.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

F. GENOUD & C^o
Rue de Bourg, 29 -- LAUSANNE
Papiers peints
Ameublement ~ Tapis ~ Linoléums

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE

G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.